La ville a besoin de cette somme, pour faire face aux travaux de toute nature que nécessite son agrandissement. Le Conseil municipal a vainement cherché une autre ressource.

L'orateur supplie le Conseil d'appuyer une demande si légitime, qui ne crée pas un nouvel impôt, mais qui forcera tous les brasseurs à payer ce qu'ils doivent à la ville.

» Après une discussion animée, le Conseil vote le nouveau règlement réclamé par l'administration municipale de Lille.

M. PLICHON déclare close la session d'avril.

La séance est levée à onze heures.

## Roubaix-Tourcoing

### ET LE NORD DE LA FRANCE

M. Pierre Flipo, conseiller d'arrondissement, adresse au *Progrès du Nord* une lettre que nous devons reproduire ; elle donne quelques détails sur des pourparlers dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs :

« Monsieur le rédacteur,

» C'est demain 30 avril qu'ont lieu les élections complémentaires pour le Conseil municipal de Roubaix.

» Des gens, sans doute mal intentionnés, disent en ville, et cela avec un semblant de raison ; que les républicains et les monarchistes s'entendent, qu'ils se sont partagé les sièges au Conseil municipal; qu'il n'y aura pas de lutte. Ce qui n'est pas exact !...

» Il est vrai que des propositions de conciliation ont été faites par ceux qui, dans notre localité, représentent le parti dit conservateur.

Voici la seule réponse autorisée qui peut leur avoir été faite :

« Nous n'avons pas qualité pour accueillir ou » repousser ces sortes de propositions. Ce que » nous déciderons pourrait être désapprouvé » par les électeurs qui, jusqu'au dernier mo- » ment, conservent le droit de présenter les » candidats qui leur conviennent. Et vous du » suffrage universel, nous sommes en cette » circonstance, comme toujours, non les maî- » tres de la situation, mais les serviteurs dé- » voués de nos mandants. Nous présentons » donc, et jusqu'à extinction, les candidats » qui acceptent notre programme en commen- » çant par les sections les plus favorables à » notre opinion. »

» Deux candidats sur lesquels nous avions cru pouvoir compter, s'étant retirés, nous devons forcément renoncer à la lutte dans deux sections.

» J'ai tenu, M. le rédacteur, à vous adresser ces renseignements que, je l'espère, vous voudrez bien publier dans votre plus prochain numéro. Les républicains de Roubaix doivent savoir, que, contrairement au dire de gens qui voudraient les discréditer, leurs représentants N'ONT PAS *signé de compromis pour avoir leur part de gâteau.*

» Agréez, avec mes remerciements, les bien sincères salutations de votre tout dévoué.

» P. FLIPO,

» *Conseiller d'arrondissement.* »

Les intéressés — ceux qui ont cru devoir engager les pourparlers — contesteront peut être quelques points de la lettre de M. Pierre Flipo, car nous croyons que l'honorable conseiller n'est pas complètement renseigné et que les faits ne se sont pas exactement passés comme il le dit.

Quant à nous, nous nous bornerons à lui faire remarquer qu'il a le grand tort de parler de « républicains et de monarchistes ». Tout le monde sait à Roubaix que le comité conservateur qui s'est occupé des élections municipales de 1874, par exemple, comptait dans son sein plusieurs citoyens sincèrement ralliés à la république constitutionnelle. Ces citoyens jugeaient, avec raison, selon nous, que nos intérêts communaux ne doivent jamais être sacrifiés à la politique.

Fidèle à la doctrine qu'il a toujours soutenue sur ce point, le *Journal de Roubaix* n'aurait pas hésité à recommander, s'il y avait eu lutte, certains candidats dits républicains dont nous apprécions le mérite et les opinions conservatrices.

A. R.

Le ministre de la marine consulté sur la question de savoir si un militaire devenu fils aîné de veuve depuis son incorporation peut renoncer, en faveur de son frère cadet, à la dispense à laquelle lui donnent droit les dispositions finales de l'article 17 de la loi du 27 juillet 1871, a décidé que cette question devait être résolue négativement.

La renonciation que fait un militaire de ses droits à la dispense, dit une circulaire ministérielle du 4 avril dernier, ne peut avoir pour résultat de donner à son plus jeune frère la qualité de fils aîné de veuve, qualité qui est indispensable pour obtenir l'application des dispositions finales de l'article 17 précité.

Un arrêté de M. le directeur général de l'enregistrement, des domaines et du timbre, en date du 22 avril, a élevé à la 2e classe de leur grade, MM. Ravisé, receveur à Lannoy; Heurteux, receveur à Condé ; Jourant, receveur à Landrecies.

La reine Victoria, qui a passé la semaine dernière sur le sol français, a failli naître Française et, qui plus est, Lilloise.

Vers la fin du mois d'avril 1819, le duc et la duchesse de Kent, sous le nom de comte et comtesse de Dublin, venant de Bruxelles, où ils habitaient depuis trois ans, arrivèrent avec une suite nombreuse, à l'*Hôtel de l'Europe*, à Lille. La duchesse était tellement fatiguée qu'elle reculait devant la nécessité de repasser le détroit ; mais les exigences de la politique ne permettaient pas que la future héritière du trône de la Grande-Bretagne naquît en pays étranger, et au bout de trois jours, la duchesse de Kent dut se résoudre à quitter Lille.

Le 24 mai suivant, elle mettait au monde la gracieuse souveraine qui, pour la quatrième fois depuis son règne, a traversé la France.

### CONVOIS FUNÉBRES ET OBIT

Les amis et connaissances de la famille PROUVOST-DESROUSSEAUX, qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire part du décès de Dame FRANÇOISE DESROUSSEAUX, veuve de Monsieur LOUIS PROUVOST, décédée à Croix, le 29 avril 1876, dans sa 68e année, sont priés de considérer le présent avis comme en tenant lieu et de vouloir bien assister aux **convoi et service solennels** qui auront lieu le lundi 1er mai 1876, à 9 heures 1/2, en l'église de Croix. — L'assemblée à la maison mortuaire, rue de Bapaume. — Un **obit du mois** sera célébré le lundi 29 mai, à la même heure.

Un **obit solennel anniversaire** sera célébré en l'église Notre-Dame, à Roubaix, le mardi 2 mai 1876, à 10 heures 1/2, pour le repos de l'âme de Monsieur ALBERT-CHARLES HER ENGT, curé-doyen de Notre-Dame à Roubaix, chanoine honoraire de la Métropole de Cambrai et de celle de Toulouse, décédé à Roubaix, le 3 avril 1871, dans sa 64e année. — Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire part, sont priées de considérer le présent avis comme en tenant lieu.

Un **obit solennel du mois** sera célébré en l'église Saint-Eloi à Tourcoing, (Blanc-Seau), le mardi 2 mai 1876, à 8 heures 1/2, pour le repos de l'âme de Monsieur DÉSIRÉ-FERDINAND VIVEZ, employé de douane en retraite, veuf de Dame FIDÉLINE MOUREL, décédé à Tourcoing (Blanc-Seau), le 30 mars 1876, à l'âge de 70 ans. — Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire part, sont priées de considérer le présent avis comme en tenant lieu.

Un **obit solennel anniversaire** sera célébré en l'église de Wattrelos, le mardi 2 mai 1876, à 10 heures, pour le repos de l'âme de Dame ZOÉ-EUPHÉMIE DEPLANCKE, épouse de Monsieur THÉODORE DELCOURT, décédée à Wattrelos, le 6 mai 1875, à l'âge de 36 ans. — Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire part, sont priées de vouloir bien considérer le présent avis comme en tenant lieu.

LETTRES MORTUAIRES ET D'OBIT. — *Imprimerie Alfred Reboux.* — Avis gratuit dans les deux éditions du *Journal de Roubaix*, dans la *Gazette de Tourcoing* (journal quotidien) et dans la *Vraie France*, de Lille.

Le docteur **homœopathe SCENENS** a l'honneur d'informer ses clients qu'il a pris quartier rue Daubenton, n° 120, chez M. Dujardin. Il est visible le mardi et le samedi, de 2 à 4 heures. 11089

### Comité des œuvres militaires.

SOUSCRIPTION pour l'achat à Lille, d'un local destiné à servir de cercle, de bibliothèque et d'école pour les soldats, les volontaires et les sous-officiers de la garnison.

2me LISTE.

La maison Isaac Holden, à Croix, 1,500 fr. — *Lille.* — MM. Descamps Goulois, 2,000 fr.; Ovigneur, avocat 1,000 ; Poulier Lo Gayre, 1,500; Auguste Lemaire 1,000; Vennesson-Planquart, 1,000; Descamps-Crespel, 2,000; Dames Bernardines d'Equermes 5,000; Camille Rémy, père, 1,000; Camille Rémy, fils, 1,000; anonyme, 1,000; P. Decorde, 1,000; Mme veuve Thiory, 2,000 ; Scherer de Scherbourg 1,000 ; Louis Dubois, 1,000 ; Brabant Dupont, 1,000 ; Mme Decoster-Droulers, 1,000 ; Wallaert-Crépy, 1,000; Scalbert, père, 1,000 ; Bigo, propriétaire, 1,000; Droulers-Vernier, 1,000; Mme Denis Du Péage, 1,000; les frères Lefebvre, (rue de Douai) 1,000 ; Mme Lunk et son fils, 1,000 ; Clemerewerck de Crayencourt, 1,000 ; L. D'Herbigny, 1,000 ; Chamonin-Boet, 1,000 ; Boire, 1,000 ; Mme Agache, 1,000; Richebé-Decoster, 1,000; Julien Le Blan, 1,000.

MM. P. Le Blan, 1,000 fr.; comte de Pas, 1,000; Auguste Crépy, 1,000; Mme veuve Charles Crespel, 1,000; Mme veuve Charles Verley, 1,000; MM. Coliquennois, frères, 1,000; D'Hancarville, 1,000; Charles Verley, 1,000; comte de Geneviéres, 1,000; Le Boucq 2,000; Prosper Druez, 1,000; Vernier Ghioul, 1,000; Alfred Delesalle, 1,000.

*Roubaix.* — MM. Constantin Descat, 1,000; Auguste Morel, 2,000; Henry Tiersynck, père, 1,000; Henry Tiersynck fils (officier de réserve, 1er chasseurs), 1,000; A. Vinchon, 1,000; Frank-Spies, 1,000; Carlos Mauriel, 1,000; J. Dazin, 1,000; Bossut-Delaoutre, 1,000; Cézar Pollet, 1,000; François Roussel, 1,000; Grisy, Salomon et Abaye, 1,000; Lestienne (Voldemar), 1,000; Lepoutre-Pollet, 1,000; Georges Heyndrickx, 1,000; Bayard-Cuvellier, 1,000; Vanautryve, 1,000; Delannoy-Destombes, 1,000; Gaydet, père et fils, 1,000; Lanvin 1,000; Alexandre Vernier, 1,000; Wibaux-Motte, 1,000; Mme veuve Butten, 1,000; Anonyme, 1,000.

MM. Désiré Desuchy, 1,000 fr.; H. Sion-Tibeaults, 1,000; Lorthiois-Vuylsteke et enfants, 1,000; Mme veuve Lorthiois Florris, 1,000; Herbaux-Sion, 1,000; V. J. Flipo-Delebecq, 1,000; Philippe Motte père, 1,000; Herbaux-Tibeaults, 1,000; Henri Gaullier, 1,000; Grau-Six, 1,000; Pollet Delannoy et Caudiez, 1,000; Tiergelen frères, 1,000; François Masurel, 1,000; Comblez frères et sœur; 1,000; M. Hafart-Desurmont 1,000; Pierre Delepierre, 1,000; Auguste Delmasure, 1,000; Scalabre-Delcour, 1,000; Watel-Six et Pierre Watel, 1,000; F. Binet, 1,000; Gérard Desurmont, 1,000; Mme veuve J. Jourdain et ses enfants 2,000; L. Lorthiois-Desplanque, 1,000; Desurmont-Desurmont, 1,000; Lecerf frères, 1,000; Ph. Lamoureux et Leroux frères, 1,000; Van Eslande-Motte, 1,000; Anatole Chocquel, 1,000.

### Chômage des voies navigables du Nord

LIGNES DE MONS, FRÂNES ET ANZIN A PARIS, AVEC ANNEXES.

*Canal de Mons à Condé.* — Partie française, du 1er au 16 juillet. — Partie belge, pas de chômage.

*Escaut.* — De Condé à Valenciennes, du 3 au 23 juillet. — De Valenciennes à Cambrai, du 7 au 27 juillet.

*Canal de Saint-Quentin.* — De Cambrai au bief de partage, du 11 au 26 juillet. — Bief de partage, du 15 juillet au 6 août. — De Lesdins à la Fère, du 17 juillet au 2 août. — De la Fère à Chauny, du 20 juillet au 4 août.

*Canal de Manicamp et de l'Oise*, du 22 juillet au 10 août.

*Oise.* — De Janville à Boran, du 25 juillet au 13 août. — De Boran à la Seine, du 24 juillet au 18 août.

*Canal de Saint-Denis.* — De la Briche à Villette, du 31 juillet au 15 août.

*Canal de Saint-Martin.* — De la Villette à la Seine, du 1er au 16 septembre.

ANNEXE SUR DOUAI ET ARRAS.

*Scarpe inférieure.* — De Courchelettes à Corbehem, du 5 juillet au 1 août.

*Scarpe supérieure.* — De Corbehem à Arras, du 1er juin au 1er août.

ANNEXE SUR AMIENS ET SAINT-SALERY.

*Canal de la Somme.* — pas de chômage.

LIGNE DE MONS A LILLE AVEC VENRES.

*Canal de Mons à Condé.* — Partie belge, pas de chômage. — Partie française, du 1er au 16 juillet.

*Escaut.* — De Condé à la frontière, du 4 au 19 juillet.

*Scarpe inférieure.* — De Mortagne à Saint-Amand du 9 au 19 juillet.

ANNEXE SUR LA LYS ET ROUBAIX.

*Basse-Deûle.* — Du Quesnoy à la Lys, du 10 au 25 juillet.

*Canal de la Haute-Aire.* — Versant de la Deûle, du 1er au 16 juillet.

LIGNE DE MONS A OSTENDE ET A DUNKERQUE PAR GAND, AVEC ANNEXE.

*Canal de Mons à Condé.* — Partie belge, pas de chômage. — Partie française, du 1er au 15 juillet.

*Escaut.* — De Condé à la frontière, du 4 au 19 juillet.

*Canal de Pommereuil à Antoing*, du 4 au 19 juillet.

*Escaut belge.* — De la frontière au barrage d'Antoing inclusivement, du 4 au 19 juillet.

### Faits divers

— On télégraphie de Rouen, le 29 avril :

« L'inhumation des victimes de l'incendie du Grand-Théâtre, vient d'avoir lieu. Toutes les autorités civiles et militaires y assistaient. Une foule immense et recueillie se pressait sur le parcours du cortège funèbre. Le premier adjoint a prononcé un discours. »

— Le *Roussillon* rapporte que 7 soldats de l'armée territoriale ont été punis de 6 jours de prison pour avoir manqué à l'appel.

— Un journal de Moulins nous apporte d'effrayantes nouvelles :

Dimanche dernier, à une heure du matin, le cri : *Au feu !* a retenti dans les rues de Moulins. Une maison d'ouvriers appartenant à M. Rotat, menuisier, et occupée par cinq ménages, brûlait au milieu des granges et d'écuries voisines.

*Sept* incendies, *cinq* dimanches de suite, à la *même heure* !

Cette succession de sinistres est-elle le résultat d'un crime ?

Le crimmel est-il fou ?

Est-ce un misérable qui se venge?

Appartient-il à une bande de malfaiteurs qui cherchent le pillage dans l'incendie ?

La ville de Moulins est dans la consternation. Chacun veille sur sa maison. Les patrouilles à cheval, insuffisantes, seront probablement remplacées par des patrouilles à pied. Deux individus étrangers au pays ont été arrêtés. L'un d'eux se serait écrié devant un pâté de maisons : « Il faut que je fasse griller tout ça cette nuit ! » L'autre aurait été surpris devant une grange ou crte en chaume, une allumette enflammée à la main.

La justice recherche activement les coupables.

— On annonce la mort, à l'âge de 80 ans, de M. Despierres, fondateur, en 1840, de l'*Association laborieuse*, société de secours mutuels des ouvriers cordonniers.

M. Despierres est mort à l'hospice de Bicêtre.

— On écrit de Montélimar, le 25 avril :

« L'audience du tribunal a été marquée hier par une scène de violence des plus émouvantes.

» Le tribunal jugeait hier deux individus nommés Champ et Prost, accusés de vol à Montélimar. Au moment où le principal témoin déclarait reconnaître Prost, celui-ci apostropha M. le président Lubin :

» — Vous êtes tous des crapules; je vous défierai tous quand je sortirai de prison. Vous ne m'empêcherez pas de parler, vieille canaille ! C'est toi qui devrais être jugé par moi ! ..

» Puis, courant sur le témoin le poing fermé :

» — Quand je sortirai, je te ferdisarterie caisson.

» Ces injures et ces menaces étaient d'autant plus dangereuses que l'accusé, âgé de 25 ans, est taillé en hercule, et que deux gendarmes ont eu toutes peines du monde à le garrotter.

» On l'entraîna de force hors de l'auditoire, mais il ne cessait de proférer ses injures et ses menaces.

» Séance tenante, il a été condamné à deux ans de prison. Son casier judiciaire contient dix-neuf condamnations.

» Champ, son complice, a eu pour sa part treize mois d'emprisonnement. »

— Le *Times* d'hier, parle d'une machine à écrire qui peut donner de 70 à 75 mots par minute, d'un texte parfaitement lisible. La copiste fabrique à l'aide de caractères d'imprimerie qui retombent sur un rouleau de papier se déroulant automatiquement comme ceux qui servent dans les télégraphes imprimeurs. La machine à écrire est pourvue d'un clavier analogue à celui d'un piano et sur lequel l'écrivain peut agir avec les deux mains, comme un musicien qui exécute un morceau.

— Des pêcheurs de la madrague de Sidi-Ferruch, dit l'Akliban, ont pris une énorme Squale connue sous le nom de Chien de mer mesurant 3 m. 50 de longueur et pesant environ 500 kilogr. Ce monstre avait absorbé un de ses congénères du poids de 30 kilog., qui a été retrouvé dans son estomac. Ce n'est qu'avec la plus grande peine et après les efforts les plus vigoureux que les pêcheurs ont pu l'amener sur le rivage.

— Nous recevons de nouveaux renseignements au sujet du sacrilége qui vient d'être commis dans la chapelle Sainte-Germaine, près de Bruges.

Le missel a été mis en pièces; le cœur suspendu au cou de la statue de sainte Germaine a été arraché; la porte du tabernacle du petit autel, et qui ne contenait aucun objet, a été dégradée. Enfin ces ravageurs n'ont rien oublié et leur colère s'est portée sur tous les objets du culte.

Le ciboire était en vermeil, et le calice en argent; tous les morceaux ont été retrouvés. Le vol n'était donc pas le mobile de cette profanation odieuse; nous devons même dire que la boîte de la navette n'a pas disparu, mais seulement le pied, abandonné ensuite dans le chai de M. P..., aux Chartrons.

— Avant-hier est mort aux Invalides, à l'âge de quatre-vingt-seize ans, un des plus vieux pensionnaires de l'hôtel, M. Gabriel, ancien compagnon d'armes de Desaix, qui avait assisté aux batailles d'Austerlitz, Essling, Wagram et pris part à la campagne de Russie. Il était chevalier de la Légion d'honneur. Les honneurs militaires lui ont été rendus par un détachement de vingt hommes du 76e de ligne, sous les ordres d'un officier.

— Les concurrents pour le prix de Rome (peinture), sont entrés hier en loges, après l'épreuve de l'esquisse réglementaire. Le sujet donné cette année est : *Priam demandant à Achille le corps d'Hector.* Voici le programme : Le vieillard alla à la partie de la tente où était Achille. Les compagnons du jeune héros étaient assis à l'écart. Le grand Priam entra sans être aperçu, et, s'approchant d'Achille il lui prit les genoux et baisa ses mains terribles. Achille, songeant à son père, sentit le besoin de pleurer.

— Mme la princesse de Tour-et-Taxis, sœur de l'impératrice d'Autriche et de l'ex-reine de Naples, vient de traverser Marseille, se rendant à Gênes; la princesse est accompagnée de deux princesses et de deux princes, ses enfants, dont le plus âgé a 25 ans, et d'une quarantaine de personnes de sa suite. On sait que le fief princier de la Tour-et-Taxis, dernier vestige de la féodalité appliquée aux offices, était, il y a peu d'années encore, basé sur le privilége de la poste aux lettres, dans toute l'étendue de la confédération germanique. La création de l'unité allemande a mis fin à cet ordre de choses.

### Causerie Scientifique.

La fixation des dunes du nord de la France. — Le service météorologique des Etats-Unis et son organisation par l'autorité militaire. — Des millions sauvés à bon marché. — L'éboulement de l'île Bourbon. — Les érosions.

Il n'y a pas encore cent ans que, l'ingénieur Brémontier a exécuté le vaste projet de planter de pins, pour les fixer, les dunes de la côte de Gascogne. Une surface de plus de cent mille hectares, formant jadis un désert de sable mobile toujours poussé par le vent de mer vers l'intérieur des terres, est aujourd'hui transformée en une des plus vastes et des plus riches forêts qu'il y ait en France.

Or, dans un pays où l'agriculture est en honneur autant que l'industrie, sur le bord marin de cette riche Flandre, la plus productive et la plus peuplée de nos provinces, est une large bande de dunes sablonneuses qui, par leur progression continue d'une vingtaine de mètres par an, ont recouvert déjà plus de dix mille hectares de terres fertiles. On se demande comment il se peut faire que, cent ans après Brémontier, ces dunes ne soient pas encore fixées et plantées.

Un pareil état de choses ne peut durer longtemps. Deux hommes d'une compétence reconnue sur ces questions, MM. Bertin et Vallée, ont entrepris de réaliser la fixation de ces dunes et leur transformation en forêts de pins maritimes.

Pour fixer les dunes, on emploie l'*Oyat* (*Arundo arenaria*), dont les longues racines enchevêtrées rendent le sable moins sec et plus adhérent, et permettent de confier à un sol plus stable les petits arbres dont la croissance consolidera ce sol et lui fera une couche de terre végétale.

Le peuplier commun à petites feuilles convient très bien comme associé au pin maritime dans le boisement des dunes. Le mélange des deux arbres offre pour les forêts de rivage les mêmes avantages que le mélange des hêtres et des sapins dans les forêts de montagnes.

Il est certain que l'idée de remplacer, dans un pays industrieux comme la Flandre, dix mille hectares de terrains stériles et perdus par une forêt facilement exploitable et fournissant des ressources précieuses à la marine et à l'industrie, est une idée dont l'application intelligente et la réussite ne se feront pas attendre.

Les entreprises ayant un caractère d'utilité générale se font vite de notre temps, quand elles servent des intérêts de premier ordre et quand elles trouvent pour les exécuter des hommes intelligents et énergiques. Les exemples les plus remarquables en sont donnés à l'Europe par l'Amérique, et nous allons en citer un qui mérite d'être connu et médité, c'est l'organisation du service météorologique d'avertissements des tempêtes et de prédiction du temps à courte échéance, pour l'usage de l'agriculture et de la navigation.

Malgré l'initiative de Maury, les Américains n'ont pas été les premiers à marcher [illegible] à dépasser à cet égard les pays d'Europe.

C'est en 1870 seulement que le Congrès décida l'établissement d'un service d'avertissements du temps au point de vue pratique. L'Institution Smithsonienne, qui jusqu'alors représentait la météorologie aux Etats-Unis, dirigeait ses travaux dans la voie scientifique et statistique, et ne fournissait pas de conclusions d'une utilité immédiate pour le reste de la nation.

L'idée pratique fut de confier le nouveau service à un corps tout constitué d'hommes intelligents et dévoués, habitués déjà à servir rapidement les nécessités publiques. C'est le secrétaire de la guerre qui en reçut la charge, et il la donna au corps des télégraphistes militaires, dit *Signal service.*

Vingt-quatre stations furent immédiatement organisées, le 1er novembre, sur les points les plus extrêmes du territoire de l'Union, et moins de quatre mois après, le 19 février 1871, on commençait la publication des « probabilités » ou prédictions du temps. Sur la côte, les stations étaient prêtes le 23 octobre, et trois jours après, la première tempête était signalée aux ports du nord-est.

Le *Signal service* se garda bien d'ailleurs d'entrer en rivalité avec l'Institution Smithsonienne; il lui laissa le domaine des lois générales et de la climatologie, il se borna à la spécialité des prédictions à courte échéance, au moyen de nombreuses observations discutées immédiatement.

Les stations organisées à cet effet se sont multipliées très-rapidement. A la fin de 1873, il y en avait déjà quatre-vingt-dix-sept, plus vingt stations spéciales aux rivières, et on communiquait avec vingt-huit stations anglaises au Canada, à la baie d'Hudson et aux Antilles. L'espace embrassé par ces stations s'étend de l'Océan glacial et des Aléoutiennes aux petites Antilles, et représente plus de quatre fois la surface de l'Europe.

Il y a huit stations montagneuses, au-dessus de 1,600 m. d'altitude, dont la plus élevée, au sommet du Pike's Peak (Colorado), est à 4,300 m. Au milieu des riches provinces de l'Est, la station du sommet du mont Washington (1,900 m.) point culminant des Alleghanys du Nord, joue le même rôle qu'en France notre Observatoire du Puy-de-Dôme.

Les observations se font simultanément sur tout le pays trois fois par jour, et sont immédiatement transmises par le télégraphe au bureau central de Washington. Le réseau est si bien combiné qu'*une heure* après que l'observation a été faite, une station quelconque connaît les données de *toutes* les autres, savoir : la pression barométrique, la température, l'humidité, la direction et la vitesse du vent, l'état du ciel, le mouvement des nuages supérieurs et la quantité de pluie tombée depuis la dernière observation.

Aussitôt l'arrivée de ces documents dans chaque station, le chef les pointe sur une carte préparée, construit ses courbes, rédige son bulletin, le tout est immédiatement autographié à plusieurs exemplaires, affiché à la porte et envoyé par exprès aux points où la publication en est facile.

Pendant ce temps, on a discuté les données à Washington et rédigé les annonces de tempête, qu'on télégraphie directement à tous les ports de la côte et des grands lacs ; on établit aussi la probabilité du temps pour les différentes régions des Etats-Unis, qu'on expédie immédiatement par le télégraphe à vingt villes convenablement choisies. A chacune de celles-ci une presse expéditive tire le bulletin à un grand nombre d'exemplaires envoyés à l'instant par les moyens les plus rapides à tous les bureaux de poste, où on les affiche.

Les probabilités rédigées après l'observation de onze heures du soir sont publiés par tous les journaux du matin, et sont affichées dans les plus petits bureaux avant dix heures, c'est-à-dire moins de onze heures après les observations. Le bulletin a deux parties : la première, intitulée *Synopsis*, résume l'état du temps au moment de l'observation ; la seconde, intitulée *Probabilités*, indique ce qui paraît en résulter pour le lendemain. Le public a ainsi sous les yeux les pièces principales du jugement et est mis en mesure de juger lui-même. La moyenne de vérifications s'élève peu à peu; mais au bout de trois ans elle dépassait déjà 70 pour 100.

Aussi la reconnaissance publique est-elle aujourd'hui acquise à ce service ; toute construction, toute expédition, toute grande opération agricole commence par envoyer chercher le bulletin du temps avant de courir un risque, et en se guidant sur lui, on évite en fin de compte une somme de pertes matérielles qu'une enquête statistique récente a montré se chiffrer par millions.

Quant aux dépenses, elles sont minimes : il suffit de se rappeler que ce service est confié à un personnel exclusivement militaire pour comprendre sa régularité et son économie. On a calculé qu'il suffirait de faire payer à chaque ville 1 fr. 50 le bulletin affiché chaque jour, pour couvrir largement tous les frais. L'annonce d'un seul orage, permettant de sauver quelques tonnes de fourrage ou un seul petit navire, suffirait pour représenter en un seul jour toute la dépense d'une année.

On conçoit qu'à notre exposition de géographie le *Signal service* des Etats-Unis ait obtenu dans son groupe la récompense de l'ordre le plus élevé. On ne saurait publier trop haut de pareils résultats, et trop recommander à notre pays d'imiter de tels exemples. Tout en nous occupant de réparer nos désastres par

---

entraient dans ses combinaisons machiavéliques.

Il fallait à la fois jouer un bon tour au gouvernement, compromettre le clergé, remettre en question les choses les mieux établies, et tout cela sans laisser à personne le droit de se plaindre. Certes, si un homme était à la hauteur de cette tâche satanique et formidable, c'était Jean de Falais. Toutes les révoltes qui, pendant quinze ans, avaient couvé dans cette âme, doublaient son énergie et son astuce. Il devait se venger, croyait-il, de la société tout entière, tandis que ses mauvais instincts avaient causé tout le mal. Il lui fallait miner la religion qu'il dédaignait, les tribunaux qui le condamnèrent, les riches qu'il haïssait, les bons dont la vertu l'offusquait, les heureux dont la joie le rendait sombre.

Faute d'être en paix avec lui-même, il entrait en guerre avec les autres.

Le lendemain du jour où il promit d'attacher Gabriel Lefèvre à la rédaction du *Progressiste*, il commença ses visites officielles aux collaborateurs qu'il avait choisis; il se rendit d'abord chez le romancier,

IV

MASCARONS.

Alcide Quentin, chez qui se présenta Jean de Falais le jour où il commença le recrutement littéraire des soldats du *Progressiste*, était un homme de trente-cinq ans, maigre, chauve, d'une laideur qui aurait été grande si l'intelligence du regard n'avait mis parfois des lueurs sur ce front pâle et ces joues creusées. On sentait cependant que ce n'était point le travail de la pensée qui labourait ces tempes et étiolait ce visage. Les traces d'une vie abandonnée à de faciles plaisirs gravaient leurs hiérolyphes mystérieux sur la personne du romancier.

Connu de tous, célèbre dans le sens populaire de ce mot, voulant gagner beaucoup d'argent sans viser à la célébrité ; avide de bruit, de mouvement ; se jetant sans fin au milieu d'inextricables aventures, qu'il racontait, en les mêlant à celle des autres ; ne respectant que peu les exigences de la langue française, et avouant avec naïveté que, quand bien même il aurait un style plus académique, il n'en serait pas plus payé pour cela ; riant de ses amis, de ses ennemis, et de lui-même il faisait gaîment de la pacotille littéraire et des romans d'exportation.

On connaissait ses défaut ; quelques critiques lui refusaient la plus mince valeur comme écrivain ; il entassait volume sur volume, accumulait les assassinats, réussissait à merveille les scènes du bagne ; s'entendait à bâtir des machines plus compliquées que celles de Marly, et tenait pendant six mois ses lecteurs dans des accès de fièvre maligne dont il se moquait le premier.

Sa vie ressemblait à sa littérature. Alcide menait une existence vicieuse ; quand on venait de l'imprimerie chercher de la copie, un petit domestique répondait :

— Monsieur déjeune au café Cardinal, allez le demander.

L'on arrivait au café. Alcide tendait quelques feuilles.

— Mais, Monsieur, nous n'avons pas assez pour un feuilleton.

— Vous viendrez prendre la suite, 10, rue du Faubourg-Saint-Honoré, à midi.

A l'heure indiquée, il remettait encore quelques pages.

— Je dîne à Passy, rue de la Pompe ; vous aurez la fin à trois heures.

Et l'on était bien heureux quand il ne vous obligeait pas à monter en wagon pour obtenir la fin.

On ne le trouvait chez lui que de neuf à dix heures du matin.

Jean de Falais avait pris ses renseignements ; il avait reçu par le romancier dans un salon [illegible] garni de tous les échantillons possibles de costumes, d'armes, des pays civilisés et des contrées sauvages.

Des armoires renfermant des minéraux, des oiseaux empaillés, des plantes, des insectes, des livres et des gravures, alternaient avec ces trophées. Alcide appelait ce fatras, ses éléments de couleur locale. Avec un certain nombre de dictionnaires et de livres de voyage, il arrivait assez aisément à une ombre de vérité.

Au moment où Jean de Falais entra, Alcide donnait la besogne de la journée à quatre jeunes gens qu'il expédiait dans différentes bibliothèques, pour lui rapporter les notes historiques nécessaires à la confection de quatre romans.

Ils s'excusèrent vis-à-vis de Jean de Falais, lui avancèrent un fauteuil et attendirent les ouvertures du rédacteur en chef. Celui-ci commença par lui raconter de quelle façon le *Progressiste* était tombé dans les mains de Lucien Rumisard ; comment lui, Jean de Falais, revenant de passer dix années de sa vie dans le nouveau monde, avait été mis à la tête de cette machine énorme de la pensée qui s'appelle un journal, et terminait en lui demandant un roman.

— Volontiers, répondit Alcide, mais je n'ai rien de fait. Je ne le regrette pas d'ailleurs, cela me permettra de mieux réussir ce que je ferai pour vous ; apprenez-moi quel est l'esprit de votre feuille.

— Son nom l'indique assez.

(*A suivre.*)